

Eske Wollrad

Plus qu'à fleur de peau – Défier les constructions de la blancheur

*“[...] de la parole tu bâtis le village mais du silence ho!
c'est le monde que tu construis.”*

Patrick Chamoiseau¹

Le silence est un non-dit, qu'il serait trop embarrassant ou menaçant d'exprimer, peut-être même les deux à la fois. Le silence duquel nous construisons le monde nourrit le pouvoir, favorise l'opacité des structures violentes, et maintient l'écart entre “nous” et “eux”. Créer une théologie féministe de la libération dans un contexte postmoderne signifie localiser les domaines du silence, briser leur pouvoir par des interventions critiques, et rendre étranger ce qui est admis comme normal, standard, universel.

La blancheur est un de ces domaines du silence. Actuellement au centre de notre regard sur l'appartenance raciale, elle est la condition normale, standard, universelle, celle qui fut forgée comme simplement “humaine”.

Je vais examiner, ici, des interprétations de la blancheur sur trois niveaux, tous trois étroitement liés: la blancheur idéologie (la suprématie du blanc), la blancheur signalement (l'identité blanche) et la blancheur se matérialisant dans une expérience (la réalité du blanc). Je m'interrogerai ensuite sur le pouvoir qu'a le postmodernisme de modifier ces aspects, et s'il en a un, sur ce qu'il modifie, et ce qui, par ailleurs, demeure incontesté. Mais je vais, au préalable, esquisser les principales hypothèses sous-jacentes à mon approche de la blancheur.

1) La blancheur n'a rien à voir avec la couleur de peau ou une série de phénotypes. C'est un terme politique, une énorme force politique mobilisant l'action et l'interaction des hommes, ainsi que l'idée qu'ils se font d'eux et des

¹ Patrick Chamoiseau, *Solibo Magnifique* (Gallimard: Paris 1988), 137.

autres. Elle doit être, par conséquent, analysée comme telle. La blancheur fut dès le début utilisée pour légitimer le pouvoir et les privilèges d'un certain groupe au préjudice des autres, et l'est toujours.

- 2) La blancheur est un terme relationnel qui n'a pas de vie en propre et ne prend de sens qu'en relation avec la non-blancheur, notamment la "noirceur", le noir étant l'Autre, diamétralement opposé au blanc. La blancheur ne prend, en outre, une signification qu'en relation avec d'autres axes de pouvoir, tels que le sexe, la classe, le mode de vie. Il n'y a pas de "véritable essence" de la blancheur.
- 3) Il serait extrêmement dangereux d'amalgamer la blancheur et la totalité des blancs. Un tel amalgame ferait des positions des blancs des positions essentielles, et paralyserait le potentiel qu'ils ont d'actions réellement antiracistes, nourrirait des sentiments de culpabilité et finalement de refus.
- 4) Analyser le racisme en général, et la blancheur en particulier, sont deux choses différentes. Cette dernière implique un profond changement de sens par glissement de l'objet au sujet racial. Ou, comme le dit Toni Morrison, auteure africaine américaine: "Mon projet est l'effort de détourner le regard critique de l'objet racial vers le sujet racial; de ce qui est décrit et imaginé à qui décrit, qui imagine; de celui qui sert à celui qui est servi."²

À la différence des théories antiracistes qui concentrent leurs efforts sur ceux que l'on appelle les non-blancs, l'analyse critique de la blancheur ouvre une nouvelle voie d'assignation à tous, non seulement aux noirs ou aux gens de couleur, en général, des positions différenciées sur l'échelle des relations complexes et toujours changeantes entre les races, les sexes et les classes.

1. Idéologie: la suprématie blanche, le silence et ce que le postmodernisme ne changea pas

Au début de mon dernier cours sur "La blancheur et la théologie féministe", je distribuai aux étudiants un questionnaire comportant des questions telles que: "Vivez-vous dans un voisinage à dominance blanche?" ou: "Avez-vous déjà eu des relations intimes avec un blanc ou une blanche?" Aussitôt après avoir regardé la feuille de papier, une étudiante blanche s'écria: "Mais c'est un questionnaire pour gens de couleur!" Elle avait raison. Du point de vue d'une blanche, une personne vivant dans un entourage blanc, ayant intériorisé la suprématie des blancs, ne qualifie pas son voisinage. Un blanc ou une

² Toni Morrison, *Jouer dans le noir. Blancheur et imagination littéraire* (Christian Bourgois Éditeur: Paris 1993), 113.

blanche ne précise pas aimer un être blanc, en parlant de son amant ou de son amante. Un blanc ne parle pas de sa blancheur. Il n'a pas à en parler. Lorsque j'évoque un confrère ou une consœur, si je ne le précise pas, il est clair qu'ils sont blancs.

Du point de vue du sujet dominant, la blancheur n'est pas un fait notable. C'est un vide³ ne pouvant se définir que par la négative, par ce qu'il n'est pas: exotique, sexuel, de couleur. Le chercheur blanc Ross Chambers parle de la blancheur comme d'un phénomène "aparadigmatique"⁴, situé hors du paradigme de "race", puisque les études raciales ne se réfèrent explicitement qu'au concept de la *non blancheur*.

Des théoriciens racistes inventèrent, toutefois, notamment au XIX^e siècle, d'innombrables "races de couleur", et s'inventèrent, du même coup, eux-mêmes (soit explicitement, soit implicitement) comme "blancs", reliant la blancheur à la pureté des origines, à la civilisation, à la beauté, à l'ordre, à la rationalité et à la maîtrise de soi, la définissant ainsi à la fois comme vide et plénitude, comme norme universelle. Toute autre chose et tout le monde devait se mesurer à son aune.

La puissance de la blancheur repose sur son statut aparadigmatique: elle est en dehors de tout cadre de référence, dissimulée derrière les mots. Le monde blanc puise son pouvoir dans le silence. Vous objecterez que ce n'est plus vrai dès lors que le système référentiel postmoderne ne présuppose plus d'identité cohérente de l'Occident blanc, que ce concept, en tout cas, fut fortement ébranlé. La question est, dorénavant, de savoir si le postmodernisme va pouvoir miner le silence pesant sur la blancheur.

Premièrement, la blancheur est un sujet public, produit et reproduit par l'extrême droite et les groupes néofascistes. Mais ce n'est pas à présent mon propos. Ce qui m'intéresse sont les représentations *quotidiennes* et l'établissement de la blancheur par opposition aux représentations et à l'établissement manifestement racistes de la blancheur.

Deuxièmement, la dernière décade assista à l'émergence d'études critiques blanches et à la multiplication des publications sur la blancheur raciale, notamment aux États-Unis. Ce que l'on ne peut hélas pas affirmer des théologies féministes blanches, tant aux États-Unis qu'en Europe (je serais heureuse que

³ Voir Ruth Frankenberg, *White Women, Race Matters: The Social Construction of Whiteness* (University of Minnesota Press: Minneapolis 1993), 204.

⁴ Ross Chambers, "The Unexamined" dans: Mike Hill (ed.), *Whiteness: A Critical Reader* (New York University Press: New York / London 1997), 189.

vous puissiez me prouver que j'ai tort). À quelques insignes exceptions près, je pense au livre de Mary Elizabeth Hobgoods *Dismantling Privilege*⁵, les théologiennes blanches n'ont pas produit de substantielles recherches sur la blancheur et ses implications théologiques. Pourquoi?

Le nombre croissant de publications sur la blancheur incita quelques chercheurs à parler d'une "crise de la blancheur"⁶. Je ne suis pas d'accord. Je ne vois aucune crise de la blancheur, mais des retours aux discours raciaux perpétuant le silence sur la blancheur, à un niveau toutefois plus subtil.

De nombreuses théories sur le racisme se détournent de la "race" à proprement parler, pour porter leur attention sur la "culture". Il est intéressant qu'elles le fassent, en l'occurrence, précisément à l'instant où la blancheur commence à faire l'objet d'études pertinentes. Elles prétendent que nous n'avons pas à faire aujourd'hui à un racisme "classique" préconisant différentes races "humaines" établies, mais à un nouveau racisme fondé sur l'idée de cultures différentes, homogènes en soi. Ce nouveau racisme – souvent qualifié de "racisme différencié" ou de "racisme culturaliste"⁷ – aurait supplanté le racisme classique, fondé sur la fiction de la "race" biologique. Il est vrai que le concept de culture comme unité ontologique mérite attention, mais une insistance excessive sur le racisme culturaliste peut contribuer à marginaliser un grand nombre de groupes d'humains, en faire des groupes sur lesquels s'exerce le racisme, et reproduire, par-là, un schéma indissolublement lié à la suprématie blanche, celui du silence pesant sur la blancheur.

⁵ Mary Elizabeth Hobgood, *Dismantling Privilege. An Ethics of Accountability* (The Pilgrim Press: Cleveland 2000), 36-62.

⁶ Voir Joe L. Kincheloe, Shirley R. Steinberg, "Addressing the Crisis of Whiteness" dans: Joe L. Kincheloe, Shirley R. Steinberg, Nelson M. Rodriguez, Ronald E. Chennault (eds), *White Reign: Deploying Whiteness in America* (St. Martin's Press: New York 1998), 3-29.

⁷ Voir Etienne Balibar, Immanuel Wallerstein, *Rasse, Klasse, Nation. Ambivalente Identitäten* (Argument: Hamburg 1998).

2. Nous ne sommes blancs que lorsque quelqu'un ne l'est pas – Le concept d'identité blanche

“Sujet d'examen: D'aucuns sont nés blancs
d'autres parviennent à la blancheur
et à certains la blancheur s'impose. Traitez ce sujet.”
Phil Cohen⁸

La blancheur fut, dès ses origines, toujours en mouvement, se réinscrivant sans cesse dans les changements d'acception du mot “race” des sociétés. Or, en conceptualisant la blancheur de certains groupes et en les déclarant *blancs*, la suprématie blanche ne s'est-elle pas elle-même inscrite en faux contre leur blancheur, à certains moments de l'histoire, selon les circonstances politiques, historiques et socio-économiques spécifiques survenues? L'identité blanche n'est jamais *acquise*, on ne saurait la *conserver*. L'identité blanche peut se perdre et s'acquérir. La blancheur est toujours un *devenir*.

Devenir blanc est un processus qui dure toute la vie. On apprend à voir la blancheur, un apprentissage qui requiert une énorme capacité d'abstraction, afin de mettre en relation une feuille de papier blanc et certains êtres humains. Les enfants font très tôt cet apprentissage, mais une fois la blancheur établie comme “pièce d'identité”, ses implications sombrent dans l'obscurité. Le moyen le plus sûr de construire l'identité blanche devient alors le silence. Ne rien dire, c'est tout dire. Aux États-Unis comme en Europe, la blancheur est parfois mentionnée dans les théologies féministes blanches, comme une des identités de la femme blanche, mais à peine reconnue comme un problème. La blancheur ne frappe généralement que lorsque *d'autres* femmes, des femmes de couleur, notamment des noires, paraissent sur la scène discursive. C'est comme si elles “apportaient” avec elles la *cause raciale*, comme si elles la possédaient. Ce sont des femmes ayant à défendre une *cause*. Les théologiennes féministes blanches traitent d'ordinaire sans autre forme d'explication, de LA femme. Il va de soi qu'il s'agit de la femme blanche. La blancheur n'apparaît que par contraste, lorsqu'une théologienne noire est mentionnée. Les femmes se présentent alors sous le label *femme blanche*, bien qu'apparemment cette

⁸ “Exam question: Some people are born white; others achieve Whiteness; and some have Whiteness thrust upon them. Discuss.” Phil Cohen, “Laboring under Whiteness” dans: Ruth Frankenberg (ed.), *Displacing Whiteness: Essays in Social and Cultural Criticism* (Duke University Press: Durham / London 1997), 244.

facette identitaire ne transmette aucune information nécessaire aux lectrices pour comprendre la position de ces femmes. Leur blancheur disparaît d'ailleurs dès que la femme noire a quitté la scène discursive. Nous ne sommes blanches que lorsque quelqu'un ne l'est pas.

Mais qu'est-ce que "l'identité blanche"? Poser la question, signifie déjà se situer dans le postmodernisme, et défier la cohérence des blancs, cohérence imaginée, construite par eux. Comment les théories post-structuralistes et post-coloniales abordent-elles la question de l'identité blanche?

Une véritable prouesse des théories post-structuralistes fut d'avoir libéré le sujet des notions de fixité et de pureté des origines. Les féministes post-structuralistes dépouillèrent, elles, le sujet des premières théories féministes, à savoir la "femme", de son essence, et le déconstruisirent. Les études post-coloniales et culturelles furent de même centrées sur la construction de l'identité raciale des noirs et des gens de couleur. À mesure, donc, que le genre et la race de "l'autre" (des femmes et des gens de couleur) étaient analysés comme des constructions discursives, la blancheur, construction socio-politique, demeura largement floue. Du silence nous construisons un monde dans lequel le moteur des projets raciaux demeure omniprésent *et* lointain. La plupart des féministes blanches et des théories post-coloniales laissent la blancheur indifférenciée, la situent parfois même d'un point de vue essentialiste. Tandis que le postmodernisme décrit les identités comme fragmentées, instables et fluides, l'identité blanche, elle, demeure le plus souvent homogène, cohérente et entièrement incontestée par les opérations de déconstruction postmodernes.

La théologienne womaniste Emily Townes soulève un autre aspect du problème. Elle critique le discours postmoderne comme étant souvent exclusif, et dit que les "catégories d'altérité et de différence peuvent dévier, dans le meilleur des cas, vers l'abstraction, au pire, devenir des instruments d'hégémonie."⁹ Selon Townes, l'existence matérielle concrète et l'abstraction peuvent et doivent se rencontrer dans le postmodernisme.¹⁰

La blancheur est liée à l'existence matérielle concrète, à l'argent, à l'éducation, et a accès aux espaces publics.

⁹ Emily Townes, *In a Blaze of Glory: Womanist Spirituality as Social Witness* (Abingdon Press: Nashville 1995), 49.

¹⁰ *Ibid.*, 50.

3. Représenter la blancheur – Le silence et le regard blanc

Je revient à quelques implications concrètes et quotidiennes de la blancheur. La blancheur n'est ni juste une idéologie ni un mode particulier de construire l'identité. La blancheur est aussi une réalité. Une personne étiquetée blanche peut compter sur tout un éventail de privilèges. La satisfaction concrète de ces privilèges dépend de sa classe, de son sexe, de sa nationalité, de sa culture etc. La blancheur est donc le lieu de privilèges relatifs¹¹. L'un de ces privilèges est que cette personne n'est pas renvoyée à sa blancheur. Elle peut se soustraire à cette référence. Et pouvoir se soustraire, c'est déjà *œuvrer en faveur des races*. Faire le silence sur la blancheur est refuser une puissante réalité, et c'est en soi une conséquence du privilège blanc. Certaines représentations de la blancheur, ainsi, quand quelqu'un dit, par exemple: "Je ne me considère pas comme blanc. Je n'aime pas les étiquettes", sont des faux-fuyants.

Ce qui m'intéresse à présent ne sont, toutefois, pas les représentations verbales de la blancheur, mais davantage les représentations tacites, notamment le regard blanc. La critique culturelle indienne Raka Shome écrit: "L'un des moyens les plus opprimants qu'a la blancheur de marquer le corps de "l'autre" est le regard."¹² Elle continue: "Opérant dans une culture politiquement correcte de multiculturalisme de société, la blancheur apprit à camoufler son langage dans un vocabulaire politiquement correct. Son langage non-verbal trahit, cependant, encore un racisme insidieux dissimulé dans ses interactions avec 'l'autre'». Shome parle de cette "chose dans leur regard", les blancs, dit-elle, "vous réservent bon accueil, mais leur regard vous donne la sensation qu'ils scrutent les profondeurs de votre corps et vous font subir un examen. [...] J'ai toujours l'impression qu'ils recherchent dans mon corps la différence."¹³

Le regard scrutateur objectivant le corps des femmes noires et d'autre couleur, peut comporter une nuance de gentillesse en apparence. La critique culturelle arabo-allemande Nicola Lauré- al Samarai appelle sarcastiquement ce genre de regard blanc le "regard de solidarité."¹⁴ Elle entend par-là cette

¹¹ Voir Ruth Frankenberg, "Weiße Frauen, Feminismus und die Herausforderung des Antirassismus" dans: Brigitte Fuchs, Gabriele Habinger (eds), *Rassismen & Feminismen. Differenzen, Machtverhältnisse und Solidarität zwischen Frauen* (Promedia: Vienna 1996), 56.

¹² Raka Shome, "Whiteness and the Politics of Location: Postcolonial Reflections" dans: Thomas K. Nakayama, Judith N. Martin (eds.), *Whiteness. The Communication of Social Identity* (Sage: Thousand Oaks / London / New Delhi 1999), 120.

¹³ *Ibid.*, 121.

¹⁴ Entretien personnel, printemps 2001.

familiarité crue, qu'elle ressent chez des inconnus blancs, dont le regard descendant semble dire "qu'il est bon que nous soyons sœurs" en lui donnant une tape amicale sur l'épaule.

Le regard blanc objectivant présume qu'il ne peut y avoir, par définition, de regard en retour. L'objet est regardé, le sujet regarde. L'un des mythes de la suprématie blanche consiste à croire que les noirs et les gens de couleur n'ont pas leur propre regard sur la blancheur et les blancs comme peuples *blancs*. Selon le critique culturel africain américain Bell Hooks, "les noirs ont partagé, depuis l'esclavage, dans leurs échanges, une connaissance *particulière* de la blancheur, glanée au cours d'un examen très minutieux des blancs. [...] Leur but était d'aider les noirs à faire face à leurs situations et à survivre dans une société à dominance blanche."¹⁵ Hooks associe la blancheur à une chose "terrible, terrifiante, terrorisante"¹⁶ et souligne qu'"aucune consolation ne fera disparaître le terrorisme."¹⁷

C'est à l'âge du postmodernisme, l'une des plus grandes gageures de ne pas élaborer de théories sur la construction artificielle du physique et de l'identité, mais d'intervenir pour remettre en question la suprématie blanche *comme pratique*. La pratique est la véritable sauvegarde de la suprématie blanche car, pour demeurer vivante, la blancheur doit être représentée. Il n'est guère étonnant que la critique de la pratique provoquât les réactions les plus violentes de la part des blancs. Selon Raka Shome, "les blancs [...] sont souvent surpris et irrités en constatant que le fonctionnement 'normatif' de la blancheur au quotidien soit souvent observé dans les moindres détails par d'autres."¹⁸ L'étonnement, la perplexité et la colère pourraient être le point de départ productif d'affrontements sincères avec des regards à l'opposé pour lesquels la blancheur ne fut jamais la condition standard, normale, universelle. Se préoccuper sérieusement de ce regard est commencer à défier la blancheur par le biais de l'étrangeté, de la singularité, de la spécificité.

4. Conclusion et dernières questions quant au développement d'une théologie féministe de la libération

Nous avons à l'avenir besoin d'une approche de la blancheur passant par les grands axes du pouvoir, de l'espace et de l'histoire, et ces axes doivent se

¹⁵ bell hooks, *Black Looks: Race and Representation* (South End Press: New York 1992), 165.

¹⁶ Ibid., 170.

¹⁷ Ibid., 175.

¹⁸ Shome, "Whiteness and the Politics of Location," 123.

croiser. Nous avons besoin d'une compréhension non essentialiste et historiquement précise de la blancheur, ainsi que d'une optique théologique féministe distinguant les genres, car le racisme s'exerce *avant tout* sur eux. Le christianisme dominant inscrit de tous temps la blancheur sur les représentations humaines du divin. Il nous faut donc d'autres représentations du divin et nous devons analyser comment la blancheur imprègne nos images de Dieu. Nous devons en outre étudier les traductions bibliques afin de voir dans quelle mesure elles introduisent les concepts dominants de la blancheur dans les textes et comment les commentateurs inventent un univers biblique stratifié, dont les couches sont des races. Il faut repérer dans l'histoire des Églises les traditions chrétiennes qui en idolâtrant la blancheur, fécondèrent les premiers projets raciaux. Révisons le langage de nos cultes et de notre vie quotidienne, et je suis sûre que le terme de "langage inclusif" revêtira une nouvelle dimension. Et enfin, je pense, non en dernier lieu, que nous devons impérativement nous interroger sur les sources que nous considérons comme cruciales pour la théologie, et les examiner d'un œil critique. Quelles voix font autorité dans nos approches?

Nous avons encore du travail sur la planche, et devons tenir compte de certains "mais". Car il y a de sérieuses questions à soulever.

- 1) Énoncer clairement ce qu'est la blancheur et en faire une étude critique est, sans aucun doute, une tâche majeure de la théologie féministe de la libération. Or, si nous, les blanches, engageons l'examen critique de la blancheur, ne perpétuons-nous pas ce que nous n'avons eu de cesse de faire jusque là, à savoir parler de nous-mêmes? Un examen critique de la question n'implique-t-il pas de recentrer le débat sur la blancheur au lieu de le décentrer?
- 2) Il faut proscrire la croyance en l'essence de la blancheur. Concentrer l'attention uniquement sur la blancheur comme fiction peut annihiler sa réelle conséquence, à savoir la terreur exercée par la blancheur au quotidien. Il serait extrêmement problématique que les travaux de recherche sur la blancheur deviennent une entreprise intellectuelle réservée à une petite élite universitaire, détachée de l'action politique concrète contre le racisme.
- 3) Que signifie l'action politique concrète contre le racisme? Avec qui acceptons-nous de nous coaliser? Où cherchons-nous les coalitions? Sur quoi sont fondés nos projets politiques? Sur la politique identitaire ou sur une colère partagée et la détermination de changer quelque chose?

En tant qu'antiraciste militante, je crois que l'action politique et le travail de coalition sont la clé du développement de la théologie féministe de la libération. La situation des femmes blanches est étroitement liée à la direction qu'elles

sont déterminées à prendre. Les positions ne sont pas figées et nous pouvons, par notre comportement, obtenir autre chose. Dans une interview, Alice Walker, écrivain américain africain, critiqua la position soi-disant figée des blancs sous l'étiquette "blanc". S'adressant aux blancs, elle dit:

"À présent, votre comportement vous aidera à devenir quelque chose de complètement différent. Car vous portez un nouveau nom. Quel est-il? Que sera-t-il?"¹⁹

Traduction d'anglais par Annick Yaiche

Multidimensional analyses, the heightened awareness of difference, and the instability of subject positions intrinsic to a postmodern frame do not necessarily include the analysis of Whiteness as the power which organizes instabilities and re/produces "difference", "Otherness", and "diversity". Likewise, "feminist theology" is still the code expression for White feminist theology and – surrounded by "other" theologies marked as "colored" – it may or may not mention the term "White" without scrutinizing it. In this article I explore constructions of Whiteness on three interconnected levels: Whiteness as an ideology (White supremacy), as a description (White identity), and as materialized in experience (White practice). I further show how these constructions of Whiteness intersect with gender, class, religion, and lifestyle. That is, against an essentialist notion of "the White woman" Whiteness is examined in a differentiated way by taking into account the variety of subject positions White women assume within the matrix of domination. Finally, I call for a feminist theology of accountability, which engages in decentering Whiteness as part of a liberating agency.

Multidimensionale Analysen, ein gesteigertes Bewusstsein von Differenz und die Instabilität von Subjektpositionen, die einem postmodernen Kontext zu eigen sind, schließen die Analyse von Weiß-sein als jene Macht, die Instabilität organisiert und "Differenz", "Anderssein" und "Diversität" re/produziert nicht notwendig ein. Auf die gleiche Weise "steht" "feministische Theologie" noch stets für Weiße feministische Theologie und – umgeben von "anderen" Theologien, die als "farbige" bezeichnet werden – hinterfragt sie den Begriff "Weiß-sein" oder nicht. Dieser Beitrag untersucht Konstruktionen des Weiß-seins auf drei zusammenhängenden Ebenen: Weiß-sein als Ideologie (Weiße Vorherrschaft), als Zuschreibung (Weiße Identität) und in Bezug auf ihrem Niederschlag in Erfahrungen (Weiße Praxis). Er zeigt auf, wie sich diese Konstruktionen des Weiß-seins mit Geschlecht, Klasse, Religion und Lebensstil überschneiden. Das heißt, im Gegensatz zu einem essentialistischen Verständnis von "der Weißen Frau" wird Weiß-sein auf differenzierte

¹⁹ Alice Walker, to Larry Bensky, en "Telling Secrets: An Interview with Alice Walker", *San Francisco Focus*, September 1992, 75.

Weise untersucht, indem der Vielfalt von Subjektpositionen, die Weiße Frauen innerhalb der Matrix von Dominanz einnehmen, Rechnung getragen wird. Schließlich fordere ich eine Feministische Theologie der Rechenschaftspflicht, die das Engagement für eine Dezentrierung des Weiß-seins zu einem Teil ihres befreienden Handelns macht.

Eske Wollrad fit des études de théologie protestante à Göttingen, Berlin et New York. Elle fit une maîtrise en Théologie sacrée à l'*Union Theological Seminary* (New York City) et passa son doctorat à l'université de Kassel. Son livre sur la théologie womaniste et sa réponse du point de vue d'une féministe blanche furent publiés en 1999. Eske Wollrad travaille au Centre d'Études interdisciplinaire sur les femmes et le genre à l'université de Oldenburg, en Allemagne. Elle a établi le "European Research Forum on Whiteness and Gender".